



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire N° 20165

EDITION DES AMICALES du STALAG V B
(Les captifs de la Forêt Noire)
et des STALAGS X A, B, C

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e)
Téléphone TRinité 78-44



Compte chèques postaux : Amicale X A, B, C : Paris 4261-13
Amicale V B : Paris 4841-48

A NOS AMIS CORSES

Pour la première fois depuis notre retour de captivité une délégation de l'Amicale V B va rendre visite à ses adhérents Corses.

Délégation qui aurait pu être plus importante, car nos camarades corses ont laissé dans nos mémoires un impérissable souvenir, si le prix du voyage n'eût été un obstacle à une plus importante participation.

Malgré cela la délégation comprendra une vingtaine de personnes, ce qui est un succès. Elle sera conduite par nos amis Maurice ROSE, Secrétaire Général de l'Amicale, ancien Homme de Confiance de la Compagnie de Laupheim ; Henri ALADENISE, Trésorier-Adjoint, ancien employé à la Poste du Camp de Villigen et Henri PERRON, Rédacteur en Chef du Lien, ancien infirmier au Waldhôtal.

Beaucoup d'entre nous ont conservé de solides amitiés en terre corse. Amitiés forgées au Camp ou dans les Kommandos, ou même à Heuberg où vous fûtes, chers amis corses, de fréquents prisonniers.

Vous êtes de fervents amicalistes car vous connaissez le prix de la misère.

Vous soutenez par vos dons, par vos cotisations,

par votre action inlassable en faveur de notre Tombola, l'action d'entraide poursuivie par votre Comité Directeur.

Nos représentants iront vous dire combien nous apprécions votre remarquable ténacité pour notre cause commune.

Et combien nous vous remercions d'être aussi fidèles à la parole donnée, malgré votre éloignement de la Métropole.

Votre ténacité n'en a que plus de prix.

Et nous savons l'apprécier à sa juste valeur.

Aussi nous espérons que vous serez nombreux aux Rassemblements prévus par notre ami MARTELLI, délégué départemental de l'U.N.A.C. pour la Corse.

Certes, nos amis vont faire un voyage merveilleux, idéal dans votre belle île. Pour eux ce sera un voyage de rêve dans la magnifique douceur de votre climat, au milieu de la beauté légendaire de votre maquis.

Mais ce sera plus encore.

Ce sera la rencontre de l'Amitié.

Le Comité Directeur.

Dimanche 16 Juin 1963

Deuxième Rallye-Promenade Automobile

Faites-vous inscrire dès maintenant en signalant :

1°) De combien de places libres vous disposez dans votre voiture, c'est-à-dire combien de passagers vous pourriez éventuellement transporter.

2°) Si vous voulez être simplement commissaire.

(Il nous faut évidemment des volontaires pour les postes de commissaires).

3°) Si vous n'avez pas de voiture, combien de places vous désiriez dans une voiture ayant des places disponibles.

**

Si nous nous permettons de vous donner un conseil c'est uniquement dans votre intérêt. Ce conseil le voici : Inscrivez-vous de toute urgence. Dès la lecture de cet article, envoyez votre inscription. D'autre part, il est nécessaire de connaître assez longtemps à l'avance le nombre des voitures concurrentes afin de préparer les dossiers qui, pour chaque véhicule, sont très volumineux... et il faut les préparer d'avance !

Cette année, il n'y aura pas de Restaurant au lieu d'arrivée et nous envisageons un pique-nique.

Ce sera une vaie partie de campagne !

Des détails complets seront envoyés à chaque concurrent une semaine avant le départ.

Le 16 Juin nous aurons une radieuse journée. L'O.N.M. prévoit une forte chaleur. Quant à l'ambiance elle sera inévitablement joyeuse avec les francs lurons qui vont participer au Rallye. Journée complète de détente et de joie !

Demandez aux concurrents de l'année dernière ce qu'ils pensent du Rallye ? Ils n'en diront que du bien. D'ailleurs on les voit déjà rôder auprès des organisateurs cherchant à recueillir des renseignements utiles sur l'itinéraire. Mais... les secrets sont bien gardés.

Préparez-vous avec soin pour le deuxième rallye promenade de l'Amicale.

L'équipe ROSE, grande triomphatrice l'année dernière, remportera-t-elle définitivement la Coupe LANGEVIN ?

Deux victoires consécutives suffisent pour la gagner définitivement.

A vous de jouer !

Le Responsable Rallye VB.,

E. GEHIN.

REMERCIEMENTS

Le succès d'une manifestation, fût-elle d'amitié, ne s'obtient que par le travail de tous. Mais cependant il y a des cas exceptionnels qui viennent rehausser le succès. Il y a ceux qui, par leurs dons, leurs cadeaux, leurs offrandes participent au premier plan à la réussite de la fête. Et c'est pourquoi nous adresserons nos remerciements les plus chaleureux à nos amis :

- Charles BRANDT pour ses magnifiques cadeaux de parfumerie ;
- Jean FAURE pour son admirable lot de fourrures ;
- Georges HOMEYER pour ses remarquables articles de librairie ;
- Henri PERRON pour son appareillage électrique.

A tous, l'Amicale dit encore : Merci !

Convocation

Pendant la drôle de guerre 39-40, de solides amitiés se sont établies. Dans chaque régiment se créait un mouvement de camaraderie qui, hélas ! fut rompu par la captivité. Chacun s'en fut vers un destin différent.

Aussi maintenant que tout est redevenu normal, et malgré les années qui passent terriblement vite, on peut renouer l'amitié de la drôle de guerre.

Anciens du 41^e R.M.I.C., voulez-vous reprendre le contact ?

Si oui, téléphonez à Maurice GODARD : Voltaire 70-37.

Une réunion apéritive serait alors envisagée.

Impressions de Mons

par Raymond RYSTO

Nos amis belges ont tenu leur Assemblée Générale — la 15^e — le 28 avril dernier, à Mons. La participation française à cette journée a battu tous les records, puisqu'on a dénombré au repas 55 de nos compatriotes.

Parmi la délégation V B, nous avons relevé la présence d'ALADENISE, DUEZ, GEHIN, PERRON, PLANQUE, VIALARD, YVONET, du doyen BONICHON de St.-Jean-de-Losne, de GODARD, HADJADJ, FILLON, RYSTO, ROSEAU, de Lille, RYSMAN, de Tourcoing, ROSE, etc...

Arrivés le 27 à Mons, nous avons passé deux excellentes journées, sous le signe de la joie et de l'amitié.

Le programme comportait le Samedi après-midi, la visite guidée du château de Rœulx et de son parc. Nous avons pris beaucoup d'intérêt à parcourir les innombrables salles de cette immense demeure, appartenant aux Princes de CROY, une des plus anciennes et des plus illustres familles du Hainaut.

On y côtoie l'Histoire à chaque pas. Un des ancêtres a été Maréchal de France, un autre Cardinal. Jusqu'à ces dernières années, la porte d'une des chambres était munie d'une serrure forgée par Loius XVI.

A l'issue de la visite, les Autorités Provinciales avaient organisé une réception, au cours de laquelle nous avons bu une bière légère et digestive, fabriquée avec de l'eau provenant d'une source du domaine. (Aladenise, très emballé, a noté soigneusement le nom et l'adresse de la brasserie sur son agenda).

Le soir, à l'hôtel, nous avons eu l'heureuse surprise de voir Miss France et ses demoiselles d'honneur, qui logeaient sous le même toit. GODARD ne tenait plus en place et nous avons eu beaucoup de peine à le faire revenir à table pour achever son dîner...

□

Mais plutôt que de relater par le menu la journée du dimanche 28 Avril, nous avons jugé préférable de recueillir les impressions de notre ami Raymond RYSTO, qui assistait pour la première fois à une réunion en Belgique. Voici donc le dialogue que nous avons enregistré au soir de cette manifestation. Les termes n'en sont peut-être pas rigoureusement exacts, mais l'esprit y est :

— Alors, Raymond, toi qui n'étais jamais venu, qu'est-ce que tu penses de cette journée ?

— Eh bien, c'était très sympathique. Il y avait une magnifique ambiance.

— Raconte-nous un peu comment ça s'est passé.

— Le matin, je me suis rendu comme tout le monde, à la Maison LOSSEAU, près de la Grand-Place. La salle, où avait lieu l'Assemblée, était pleine de monde, ce qui m'a surpris, je dois le dire. Des débats, j'ai seulement retenu que l'Amicale belge est très riche : elle a de quoi remplir sa mission d'entraide.

Comme chez nous, on ne se bouscule pas au portillon pour entrer au Conseil d'Administration. Le Président ROLAND, qui m'a paru en pleine forme — il ne change pas — a tout de même, par des appels pressants, trouvé un candidat...

— Et après la réunion, qu'as-tu fait ?

— J'ai suivi la foule, bien sûr. Nous sommes entrés à l'Eglise Ste-Elizabeth, toute proche. D'ailleurs, l'organisateur, l'ami Pierre HAMBYE, avait prévu que certains camarades ne savent plus marcher. Toutes les cérémonies étaient concentrées dans un rayon de 100 mètres.

Le cortège était précédé par quatre drapeaux. J'ai beaucoup remarqué l'ami DUEZ, qui portait celui d'Ulm, avec aisance et dignité.

— C'est alors que tu as revu le Doyen BONICHON ?

(Suite page 3).

SOUVENIRS

Notre camarade CHRAPATY retrouve dans ses archives le programme théâtral du Camp de Sandbostel du 28 mars 1943.

Cette présentation, les noms des artistes et des divers participants évoqueront, pour beaucoup, des souvenirs encore vifs.

Mais que sont devenus ces dévoués de l'anti-cafard ?

PROGRAMME

« L'EQUIPE », Groupe théâtral du Stalag XB, présente son 28^e spectacle le dimanche 28 mars 1943, en Gala de 2^e anniversaire :

I

« LES REVENANTS »

Drame en 3 actes de Henrik IBSEN

DISTRIBUTION

(ordre d'entrée en scène)

Régine Alain DANIELOU
Engstrand Régis FLECHEAU
Le Pasteur Manders Marco BEHAR
Madame Alving Georges VILLE
Osvald Jean LEPAULT

II

« UN MONSIEUR QUI PREND LA MOUCHE »

Comédie-vaudeville d'Eugène LABICHE

DISTRIBUTION

(ordre d'entrée en scène)

Cyprien Edmond VAXELAIRE
Jurançon Joseph DANZANVILLIERS
Bécamel Lucien TURGOT
Cécile Marcel VERNAY
Beaudeduit André SERRIT
Dominique Jean DUMONT

Les décors sont de : J.-L. VILLAIN, assisté de JUST et LATOUCHE.

Les costumes de : DEVILLON, LUST, LISSORGUES, RABILLON, JARDINET, TROLEZ.

Le mobilier de : BOURNIZIEN, VOUTE, DRULIOLE.

Les accessoires de : DELESERRIER.

Les perruques de : REMOND.

Les jeux de lumière de : GAUTHIER.

La musique de scène est due à Lucien MARTIN.

Orchestre sous la direction de Edouard DUTILLEUL.

Mise en scène de Marco BEHAR

Impressions de Mons

(Suite de la 1^{re} page)

— Oui. C'était lui qui célébrait le service à la mémoire des camarades décédés. Et c'est lui, également, qui a prononcé un beau sermon, de sa voix puissante de Bourguignon. Voilà un ami simple, affable, enjoué, qui suscite, de suite, la sympathie. Lui non plus n'a pas changé : il est aussi dynamique qu'au Camp, lorsqu'il était Aumônier principal.

A la fin de l'office, il y a eu un moment émouvant : l'interprétation aux grandes orgues de la Brabançonne et de la Marseillaise.

— Ensuite, vous êtes allés à l'Hôtel de Ville ?

— Nous avons, d'abord, déposé une gerbe au Monument des Canadiens. Puis, nous avons été reçus par le Premier Echevin de la Ville. C'est là que j'ai appris que Mons était divisé par la Trouille et par la Haine, mais il s'agit simplement de deux rivières.

En sortant, j'ai caressé, comme tout visiteur, la tête du singe, en métal, fixé à un pilier de l'Hôtel de Ville. Ça porte bonheur, paraît-il !

— Et naturellement, tu t'es précipité au restaurant ?

— Pas immédiatement. Nous avions pris un peu d'avance sur l'horaire. Mons était en fête. Il y avait un orchestre bavarois sur la Grand'Place. Et nous avons vu passer deux courses cyclistes...

— Toi, qui es un peu morfalou sur les bords, comment as-tu trouvé le repas ?

— Très réussi. Plats sortant de l'ordinaire. Garçons en jaquette. Traiteur de grande classe. Le restaurant Devos est le meilleur de la ville.

— Mais il y avait plus de convives que prévu !

— Oui, ce qui a sûrement allongé le service. Nous étions environ 140, alors que le repas était commandé pour 100. Perron, pour passer le temps, chronométrait l'arrivée des plats. Il pourrait vous dire, par exemple, que la Terrine d'Orval a été apportée à 14 h.32 et la Poularde Uylenspiégel à 15 h.48...

— Ce sont les Français qui ont provoqué ce décalage ?

De Nagold à Reuningen

(Suite et fin)

Il n'est pas rare que nous partions tous deux, mon patron et moi, aux premières lueurs du jour, pour aller instrumenter à deux ou trois kilomètres du village dans une ferme où nous sommes obligés de manger à tous vents. Son fils Richard, âgé de 14 ans, nous apporte la nourriture dans un sac tyrolien.

Krieg nicht bald fertig.

Ce matin-là, ce dernier est tout joyeux. Dès mon arrivée il m'entraîne dans sa chambre et là je vais assister à un drôle de spectacle. Devant moi est dressée une maquette monstre. Richard vient de donner le courant électrique. Alors, soudain les mitrailleuses crépitent, les canons lancent du feu : au milieu de cette atmosphère de batailles des personnages se meuvent dans tous les sens. La fureur en carton est bientôt envahie et des colonnes de fumée s'élèvent au milieu des lueurs rouges.

Toute la matinée je vais être obsédé par la vision de cette scène hallucinante. Qu'on me dise après cela que l'Allemand ne possède pas d'une façon particulièrement vive le tempérament guerrier propre à sa race.

Ce n'est pas tout. Le beau Richard est fier de se pavaner tout le dimanche dans son costume de SS tout flambant neuf, avec le petit poignard qui pend à sa ceinture. Il participe, me dit-il, à des exercices de tir réel et sera bientôt en état de pouvoir prêter main forte à ses compatriotes aînés pour mettre « kaput » l'England et la Russland.

Son père Gustav a une profonde admiration pour sa progéniture mais prend le ton coléreux lorsqu'il découvre sa jambe qui conserve la cicatrice faite par la balle de révolver tirée par un officier français lors de la guerre 1914-1918. C'est un hitlérien cent pour cent et il faut voir de quelle façon il lève la « paluche » en passant dans les rues du village. Il ne connaît que cette façon de dire bonjour et j'en suis proprement écœuré. Si seulement tout s'était borné à ça ! Hélas, je n'étais pas encore arrivé au bout de mes peines.

Nous voici au début de Décembre. Là se place le premier incident qui va mettre en lumière le caractère spécifiquement hargneux de mon patron.

Au dehors la bise est glaciale ; il doit faire au moins 25 au-dessous de zéro. En partant, les ordres ont été formels. « Il me faut, a dit Gustav, cinq seaux de sable ». Le tas qui est dans la cour de cette vieille demeure où mon patron a installé son quartier général, est dur comme un roc par suite du froid intense. Armé d'un pic j'ai travaillé deux heures comme un forçat. Résultat : je n'ai pu arriver à remplir que deux seaux seulement. Le « Gipser » est furieux. « Got sacrament », s'écrie-t-il, et joignant le geste à la parole, il me saisit à la gorge et me pousse dans les escaliers que je dégringole à toute allure pour aller heurter du crâne contre

la porte d'entrée. Brandissant un seau vide il s'apprête à me le lancer à la figure lorsque le propriétaire de l'immeuble, attiré par le bruit, vient mettre fin à cette tragédie en criant « Gustav ! Gustav ! ». Je file aussitôt au pas gymnastique dans les rues du village, mon patron me poursuivant. C'est une scène grandguignolesque. Hors d'haleine j'atteins l'entrée du Kommando. Le gardien est là, Gustav aussi. Les deux Allemands sont de connivence. Mais il est déjà tard, la journée se terminera sans autre incident...

Gustav remet ça. — Nous voici occupés à la réfection de la façade du garage de Reuningen. Quelle mouche pique mon patron ? Il veut me frapper avec une des longues perches qui servent à dresser les échafaudages. Son collègue l'arrêtera à temps. C'est égal, je l'ai échappé belle !

« Mein Tannenbaum ! Mein Tannenbaum ! », chant joyeux qui retentit dans toutes les maisons allemandes en cette nuit de Noël ! Dans le Stube j'écoute non sans mélancolie cette mélodie qu'articule d'une voix grave mon patron. Richard et sa sœur Irène, âgée de onze ans, semblent figés sur place et poursuivent leur rêve intérieur. Les bougies achèvent de se consumer dans le sapin tandis que dehors tourbillonnent les flocons de neige.

Le beau-père de mon patron vient de mourir. Il y eut un bel enterrement au temple protestant car dans le village il n'existe que des gens de cette religion. Chose plus curieuse, un grand banquet réunissait le soir de ce même jour dans le Stube une vingtaine de convives qui, ma foi firent grand honneur au menu copieux arrosé de force bouteilles de cidre et d'énormes pots de bière. Etait-ce pour apaiser les mânes du défunt que cette grande beuverie se prolongea fort avant dans la nuit...

La température rigoureuse est cause que le travail ne peut se poursuivre. Gustav est allé trouver le Burgmeister. Je vais être désormais affecté au déblaiement des routes et ce triste et rude calvaire va se poursuivre pendant quinze jours par une température sibérienne. J'ai juré de quitter à jamais ce Kommando où je viens de connaître le froid, la fatigue et les mauvais traitements. Après trois visites consécutives, la doctoresse a décidé de me délivrer un billet d'hôpital...

Le matin du 14 Janvier 1941 je passais pour la dernière fois devant la coquette demeure du « Gipser » Gustav Schneck et je l'aperçus qui me faisait signe de la main.

Mon gardien me suivait à quelques mètres. Il me semblait que j'allais renaître à l'espérance. Reuningen, cette terre d'exil, du début de ma captivité, restera toujours un des plus cruels souvenirs fixés à jamais dans ma mémoire.

E. BARRIERE.

— Alors, tu vas revenir l'an prochain ?

— Sans aucun doute, si mon travail me le permet. Et je ferai l'impossible pour cela.

Raymond RYSTO,

P. C. C. Mle 23 653.

Nous remercions l'ami Raymond de ses déclarations, que nous partageons entièrement. Il est évident que les voyages en Belgique équivalent à de véritables « bains d'amitié ». C'est une joie sans pareille que de le vérifier chaque année.

Pour terminer, nous voudrions féliciter notre ami HAMBYE de son organisation sans faille et de la réussite complète qui en a découlé. Le nombre des participants est une preuve irréfutable de l'estime que lui portent tous ses amis belges et français.

N.D.L.R.

CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, V B)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

UNE HISTOIRE CORSE

Le Capitaine Goetz semblait de mauvaise humeur, ce matin-là, au rassemblement. Il inspectait les rangs, d'un pas saccadé, la mine soupçonneuse et le regard en biais.

— Il me faut deux hommes pour un travail spécial, jeta-t-il, brusquement, à l'interprète. Tenez, ces deux-là qui sont en retard. Venez ici tous les deux, oui vous ! Unteroffizier, prenez leurs matricules.

Les deux retardataires s'avançaient, penauds, d'une allure nonchalante.

— Comment vous appelez-vous ?

— Santoni Ange.

— Graziani Dominique.

— Bien, vous irez travailler au cimetière, à partir d'aujourd'hui. Départ dans dix minutes.

Flanqués d'un gardien, fusil à l'épaule, ils parlaient un quart d'heure plus tard, salués par les réflexions ironiques d'un groupe de camarades :

— Alors, vous avez décroché la timbale ! A la bonne vôtre. Vous allez voir la belle planque ! C'est pour creuser des tombes toute la journée. Vous n'avez pas fini d'en baver ! Surtout avec le grand Frisé qui vous accompagne. Y a pas plus vache dans tout le Stalag !

Santoni et Graziani ne répondaient pas. Malgré leur impassibilité apparente, il était facile de se rendre compte qu'ils étaient vexés dans leur for intérieur. Depuis quatre mois qu'ils se trouvaient au Camp, ils avaient réussi, jusqu'à ce matin, à échapper habilement à toutes les corvées. Leur occupation favorite, la seule d'ailleurs, consistait à jouer au poker les nuits, grâce à des éclairages de fortune. Passés maîtres dans l'art de ne pas attirer l'attention, ils s'employaient, durant le jour, à réparer leurs fatigues nocturnes, par des siestes prolongées. Se faire pincer bêtement au rassemblement, il y avait de quoi rager !...

Le soir, en rentrant, ils se montraient peu loquaces sur leur activité de la journée :

— Oui, ça été. C'est supportable !

— Non, on n'est pas trop fatigué !

Et puis, il y a moins de bruit qu'au Camp !

Le lendemain, à la surprise de leur entourage, ils repartaient, sans rechigner, avec le même gardien.

— C'est bizarre, pensaient leurs amis. Eux, qui d'habitude, mettent toute leur ingéniosité en œuvre, afin de ne pas travailler pour l'Allemagne, se seraient-ils convertis brusquement ?

Les jours suivants, la même scène se renouvelait. Chaque matin, Santoni et Graziani, à l'étonnement général, emboîtaient le pas du gardien pour se rendre au cimetière.

— Alors, ça y est : vous avez pris un abonnement ! Pas possible, vous voulez toucher la prime de rendement !

— Mais non, mais non. Ce n'est pas tuant. Et puis il fait beau. On est mieux là-bas qu'au Camp !

Il faut dire, en effet, que le printemps, cette année-là, était magnifique. Le mois de mai venait de commencer. L'air était tiède, le ciel bleu, les arbres disparaissaient sous les fleurs et les oiseaux chantaient sur toutes les branches.

Il y avait quinze jours que ce manège durait et l'étonnement des camarades s'était quelque peu émoussé.

— Après tout, si ça leur plaît, faut les laisser faire. Ça les regarde !

Un reste de mystère subsistait toutefois, car Santoni et Graziani, partout où ils étaient passés, jouissaient d'une solide réputation de « ramiers » incurables. Qu'ils fussent tout à coup devenus des travailleurs modèles n'allait pas sans intriguer leurs proches. Le plus surprenant était que leurs efforts diurnes ne les empêchaient pas de continuer à jouer au poker les nuits et de gagner des Marks à pleines poignées.

Un après-midi ensoleillé, l'officier de contrôle du secteur qui roulait doucement à bicyclette, se dit soudain :

— Tiens, si j'allais voir un peu ce qui se passe au cimetière. Voilà bien quinze jours que je n'y suis pas entré.

Il déposa sa bicyclette près des grilles et sans se hâter, se dirigea, à petits pas, vers l'endroit retiré où devaient travailler les prisonniers.

Le cimetière était vaste, planté d'arbres et de massifs touffus.

Humant l'air parfumé, l'officier s'approchait sans bruit du terrain où l'on creusait de nouvelles tombes. Il fut bientôt guidé par les coups sourds d'une pioche frappant la terre à intervalles réguliers.

Dissimulé par une haie de fusains, il fit encore quelques pas mesurés, puis s'arrêta, pétrifié par le spectacle qui s'offrait à sa vue.

Les yeux écarquillés, le souffle coupé, incapable d'articuler un juron, il contemplait, immobile, la scène la plus incroyable qu'il ait été donné de voir à un Officier de Contrôle, dans l'exercice de ses fonctions.

Mollement étendus sur le dos, dans l'herbe tendre, les deux prisonniers, la veste débraillée, fumaient béatement des cigarettes, en suivant de l'œil la course de quelques nuages légers qui traversaient le ciel.

Santoni tenait le fusil du Wachtmann entre ses jambes, tandis que de sa main droite, il jouait négligemment avec les cartouchières.

Quant à Graziani, une jambe allongée, l'autre repliée, il avait confortablement calé sa tête sur la vareuse du gardien, pliée en long comme un oreiller.

Pour ce qui est du gardien lui-même, eh bien, il était tout simplement dans la fosse, d'où l'on voyait dépasser sa tête ruisselante de sueur. Les manches de sa chemise retroussées, le col débou-tonné, il maniait la pioche en cadence, avec la vigueur et la sûreté d'un fossoyeur professionnel.

Il s'arrêta un instant, s'épongea le front avec un mouchoir gris et, changeant d'outil, entreprit d'évacuer la terre à larges pelletées.

C'est à ce moment qu'une bordée d'imprécations inintelligibles, couvrant le chant des oiseaux, vint troubler la paix du cimetière.

Les deux prisonniers avaient levé la tête sans émotion apparente, cependant que le gardien, prestement sorti du trou, faisait claquer ses talons maculés de terre jaune.

Devenu rouge brique, l'officier éruçait des onomatopées et des vociférations à s'en briser les cordes vocales. Le gardien, au garde à vous, affolé par ce déluge verbal, ne parvenait qu'à répéter :

— Ya, Herr Leutnant ! Ya, Herr Leutnant !

Santoni et Graziani s'étaient mis debout, sans précipitation, et attendaient, calmement, que la fureur de l'officier se fut apaisée.

Quand il se tourna, en effet, vers eux, le gros de l'orage était passé. Ils écoutèrent avec patience une longue diatribe, avec d'autant plus de détachement qu'ils n'y comprenaient rien, tellement le débit était accéléré.

Au bout de dix minutes, comme l'officier paraissait leur poser des questions directes, Graziani, rassemblant le peu d'allemand qu'il possédait, crut le moment venu de fournir l'explication qui résumait toute la situation. Le plus naturellement du monde, il dit, en désignant le gardien :

— Mais, on le paye !

Et effectivement, ils le payaient. Avec tout l'argent que leur procurait le poker, ils avaient conclu un marché avec le gardien, dès la première journée. Ils lui donnaient 5 Marks par jour — une grosse somme à l'époque — pour qu'il fasse le travail de deux hommes.

Bien entendu, on ne revit plus le gardien au Camp. Quant aux deux inséparables, ils ne furent pas inquiétés, mais ne retournèrent plus au cimetière.

M^{le} 23 653.

Aidons-nous pour les Vacances

A louer, village de Vilnet, commune de Le Blanc (Indre), logement meublé de 2 pièces (cuisine et chambre) — matériel de cuisine au complet — 2 grands lits plus 1 petit divan. Eau, gaz (par butane), électricité. Grande cour.

Rivière « La Creuse » à proximité.

Sur la R.N. 151 Le Blanc-Argenton-sur-Creuse, à 1 km 500 du bourg de Ruffec-le-Château et à 7 km de la ville du Blanc.

Prix : Juin et septembre, 150 F ; juillet, 220 F ; août, 250 F. Prix spéciaux pour les autres mois.

Pour séjour dans les Deux-Sèvres et Charentes, s'adresser au délégué U.N.A.C.

Pour les vacances de nos Enfants

SARTHE

Placements familiaux : du 7 juillet au 31 août 1963.

Prix de la journée : 5,50 F.

Age maximum : 14 ans.



A Collioure, sur la Côte Vermeille, où la Tramontane me change du vent de l'Océan, j'ai eu la primeur de ce « Lien » où j'ai lu avec plaisir que le drapeau d'Ulm était porté bien haut au pays de la « Trouille » et de la « Haine », où l'Amitié est si vive, et que nos Anciens étaient nombreux à contempler la « cafetière et les 4 tasses à café », comme Victor Hugo appelait le Beffroi de Mons ! Et si Miss France tournait la tête de Godard, il lui eût été instructif de contempler à l'église Sainte-Waudru la tête (ou une des têtes !) de St-Jean-Baptiste et d'y apprendre comment on perd la tête à cause d'une danseuse, car, comme l'enseigne le rétable de la cathédrale de Perpignan, le nu appelé le vide !

D'après le Menu, minuté de 14 heures (Purée de Pois à l'Ardennaise) à 17 heures (Café) avec passage de la Course Paris-Bruxelles en attendant le dessert, les Ulmistes présents à Mons étaient donc : nos amis Belges : Belmans, Métilion, Legrain, Kempner et Madame ; Dufour, Madame et Made-moiselle, et Vialard, Yvonet, Fillon et Madame, Duez et Madame (Paris), Roseau et Madame (Lille). Huit des 53 Français présents. Bravo Ulm !

Juin-Juillet. Les vacances approchent ! N'attendez pas la dernière minute pour me demander de vous trouver une villégiature près de l'Océan ou sur les Iles. Campeurs, profitez du terrain aménagé par l'Association des P.G. des Deux-Sèvres : « Les Pins de la Coubre », Les Mathes (Ch.-Mar.). Service d'accueil à partir de Juillet.

Pensez à vos vacances ! J'achève les miennes, mais non sans être près de vous et de tous les Membres de l'Amicale par la prière et par le cœur. Et n'oubliez pas que si la N. 10 conduit à Bordeaux, la D. 110 vous mènera à Aubigné.

Bien à vous cordialement.

J. VERNOUX.

(Collioure, 7 Mai).

4^e anniversaire de la mort de Julien Toucane

Les années passent, le souvenir d'un être cher trop tôt disparu reste...

Il y aura en effet 4 ans déjà, le 22 mai prochain, que notre cher regretté Julien Toucane, Président de l'Amicale Nationale des XII, Président de l'U.N.A.C., Président du Club du Bouthéon, nous quittait pour toujours.

Afin d'honorer sa mémoire, chacun à sa place, au sein de ces trois groupements, nous continuons à œuvrer le mieux possible pour continuer son œuvre à laquelle il s'était tant consacré pendant de longues années. C'est un devoir sacré.

A l'occasion de ce 4^e anniversaire de sa disparition, comme pour les précédents, Mme Toucane fera dire une messe le samedi 18 mai 1963, à 8 heures, en l'Eglise Saint-Médard, 39, rue Daubenton, Paris (5^e).

Nous prions les camarades d'assister le plus nombreux possible à cette Messe du Souvenir, afin de témoigner à Mme Toucane, ainsi qu'à la mémoire de son Cher Disparu, toute notre affectueuse reconnaissance.

Après la messe, une délégation se rendra à Orsay, sur la tombe de notre cher Toucane.

Que les camarades qui désirent participer à ce pieux pèlerinage veuillent bien le faire savoir au Secrétariat de l'U.N.A.C.

Recherches

Francis Descossy (VI G), Le Boulou (Pyrénées Orientales), recherche son ancien camarade de régiment, le sergent-chef Roger Guillaume, militaire de carrière, du 4^e R.I.C.M.S., compagnie C-A B-2. Celui-ci venait du 21^e R.I.C. de Paris, et a été prisonnier, au début, à St-Pol.

Prière d'adresser tous renseignements directement à l'intéressé.

Jacques Sueur, 21, rue René-Darbois, Toulon (Var), recherche un ou deux camarades qui l'auraient vu s'évader en 1942 près d'Osnabruck, d'un kommando dépendant des stalags VI.

Lui écrire directement.

Terzo Battaglia, 18, traverse Ste-Luce, Cagnes-sur-Mer (Alpes-Maritimes), appartenant à l'U.N.E.G. et à « Ceux de Rawa-Ruska », quatre évasions, puis Rawa et Tarnopol, en appelle aux anciens des Stalags II B et IX C pour lui adresser témoignages et attestations de camarades certifiant l'avoir vu s'évader de ces camps.

Le Gérant : PIFFAULT.

Imp. Chasseray-Monconté, Chef-Boutonne (D.-S.)